

## Entretien avec Carine Lefebvre-Quennell

pour Pratiques : Anne Perraut Soliveres, Jean Vignes, Françoise Acker

21 avril 2021

**Pratiques : D'où te vient cette envie de donner à voir des choses de l'humain, qu'est ce qui te mobilise, quelles sont tes intentions ?**

**Carine Lefebvre-Quennell :** Quand on a commencé le travail sur *Derrière nos masques* (2021), j'ai écrit un dossier dans lequel je disais très explicitement mes intentions. En fait, quand on propose un film à une chaîne, il faut faire un dossier. Parfois on met un lien avec quelques séquences, ils aiment bien voir des séquences, mais celles qu'on peut montrer, les rushes, ne leur disent finalement pas tant de choses sur le film qu'on va faire. Ils ont donc besoin qu'on ait des intentions très claires et déjà de voir le film sur le papier. Pour *Derrière nos masques*, j'ai fait ce travail-là et c'est comme ça que j'ai eu une bourse qui a bien enclenché le processus. Parce que les chaînes aiment bien quand on a une bourse, ça les rassure. Donc là je parlais de ça, de comment et pourquoi j'avais envie de faire ce film, d'où ça venait, quelle était un peu ma démarche. C'est peut-être quelque chose de commun à tous mes films, d'aller vers des gens qu'on n'entend pas forcément ou, quand on les entend, c'est pas avec une vraie marge de manœuvre dans leur parole, on les entend parce qu'ils sont interrogés. Moi je veux dire les entendre vraiment, aller vers ces personnes -là parce que je suis très curieuse de savoir ce qu'elles pensent, ce qu'elles vivent, c'était vrai avec les religieuses aussi (*Corps et âmes*, 2002). Je me disais : « Qu'est-ce que ces femmes font dans ce monastère, cloîtrées ? » Là, je ne me dis pas qu'est-ce que ces soignants font, parce que quelque part, je le sais un peu quand même, mais je me dis comment ils font, comment ils tiennent, qu'est-ce qu'ils pensent vraiment etc. Et là, la question s'est reposée avec pas mal d'acuité au moment de ce premier confinement. Je me l'étais déjà posée avant puisque j'avais été à Bligny (*Nuits Blanches à l'hôpital*, 2003) et que le film m'avait pas mal renseignée quand même sur l'état disons très critique du corps soignant, qui était très mal en point. Quand on fait un film comme ça, souvent, on a une intuition, une impulsion, mais pour autant on ne sait pas ce que l'on va trouver et c'est ça qui est intéressant. Quand j'avais fait *Nuits blanches*, je m'étais dit : ça m'intéresse le travail de la nuit, notamment parce que j'avais lu ton livre (le livre d'Anne Perraut Soliveres) et je m'étais dit : la nuit est un biais qui va nous permettre d'être très proches des soignants, plus que de jour. Je voulais creuser ça, cet univers de la nuit et, en fait, le film m'a embarquée, un peu à mon insu, vers un gros, gros malaise, ou même une souffrance des soignants. A la fois, toute une solidarité, beaucoup de choses très positives et cet amour du métier qui y est, c'est clair, mais aussi de la souffrance, et ça, ça me touche beaucoup.

Et là, il se passe ce confinement, les projecteurs sont braqués sur les soignants, on les applaudit etc. Je me suis dit, c'est le moment de leur donner un espace de parole. On en avait parlé avec Anne qui m'a pas mal encouragée. Au début, j'avais envie de faire ça, mais je n'avais aucune idée si ça allait marcher ou pas, c'était un peu hasardeux comme démarche de dire aux gens : filmez-vous et tout, c'est un peu particulier quand même. Et je me souviens qu'avec Anne, on s'était dit qu'il y a quand même une brèche aussi, alors qu'on s'en fout des soignants en général, là on ne s'en fout plus, au contraire on n'arrête pas de parler d'eux, de dire que c'est génial ce qu'ils font et qu'ils sont des héros, etc. Donc profitons- en, profitons de cette brèche pour leur donner la parole et voir ce qu'ils ont à nous dire.

**Dans *derrière nos masques*, on te voit encourager les soignants, avoir un souci de ce qu'ils vivent, de leur capacité à tenir...**

C'est une démarche que j'avais mise en place avec les Syriens (*Syrie, journaux intimes de la révolution*, 2014), et je l'ai fait aussi dans d'autres cas de figure, dans d'autres contextes, mais surtout avec les Syriens, parce que là je l'ai éprouvé pendant longtemps. Pendant deux ans et demi on a fait ça, et c'est d'une part parce qu'on ne pouvait pas aller en Syrie, et puis de toute façon je ne suis pas journaliste, donc il n'était pas question que j'aille en Syrie, ce n'est pas mon travail, je ne suis pas journaliste de guerre. Il se trouve que j'étais en contact avec une journaliste spécialisée

dans la Syrie, qui avait des contacts, de très très bons contacts, et on se demandait comment faire. Pourquoi je développe ça, parce que vous allez voir le lien qu'on va faire avec *Derrière nos masques*, on s'est dit : comment on va faire ? On est devant une situation où les gens n'en ont rien à foutre de la Syrie, c'est loin, c'est compliqué, c'est trop triste, c'est trop dur etc., donc les gens ne s'y intéressent pas tant que ça. Les gens en général, le grand public. Comment faire pour que les gens soient un petit peu plus intéressés et touchés ?

Sur YouTube, il y avait des tas de séquences où on voyait des gens ensanglantés, on voyait beaucoup de choses, des choses très fortes, et, en même temps, j'ai l'impression que si on n'organise pas un récit et si on ne s'attache pas à des gens sur une durée, on a beaucoup de mal finalement, pas juste à s'identifier, mais à être en relation avec ces personnes. Et là, il y avait aussi un enjeu de personnages, de personnes à qui on s'attache, qu'on voit évoluer sur une durée. Donc avec les Syriens, je m'étais dit que puisqu'on ne pouvait pas y aller, il fallait que ce soit eux qui nous envoient les images. C'est plutôt un côté très pragmatique, pourquoi c'est pas fait par un réalisateur, mais confié à leur propre réalisation à eux ? Ce dispositif a beaucoup d'intérêt, là, pendant le confinement je ne pouvais pas y aller non plus, mais ce n'est pas que pallier le problème de l'interdiction de se déplacer, c'est aussi que ça donne une forme de liberté et que ça donne toute une marge de manœuvre. J'ai très peu dit fais-ci ou fais-ça. J'ai plutôt dit aux soignants : je vous demande tous les jours de faire cet effort de filmer, un peu chaque jour, mais si vous n'y arrivez pas, ça peut être plusieurs le même jour, mais je vous demande une certaine production hebdomadaire, vous m'envoyez ce que vous avez envie de transmettre. Donc réfléchissez un petit peu, dans votre journée qu'est-ce que vous avez envie de transmettre ? Est-ce que c'est au travail, est-ce que c'est à la maison, est-ce que c'est entre le travail et la maison ? Dans quel état vous êtes ? J'essayais d'encourager, comme vous disiez tout à l'heure, l'émergence de la parole et aussi de ne pas avoir que de la parole, parce qu'un film, c'est pas non plus de la radio, donc aussi avoir des images, des séquences. C'est quelque chose qu'on a beaucoup eu avec Vanessa, par chance, parce que tout le monde n'a pas été dans cette démarche de faire des séquences autres que parler devant la caméra. Ce n'est pas évident de se dire, tiens elle pose la caméra dans le vestiaire, mais pour moi, c'est très utile ça, puisque ça l'incarne, ça incarne son lieu de travail etc. Le vestiaire, c'est pas anodin, il y a une forme de dévoilement aussi, on quitte l'habit civil pour mettre sa blouse. Voilà, il y a toutes ces choses-là, quand elle fait cette séquence où elle désinfecte les courses avec ses enfants, ce sont vraiment des séquences documentaires qui racontent beaucoup de choses en fait, cette psychose qu'il y a eu au début et on voit que même des soignants ont eu cette psychose par rapport aux courses et tout ça...

Donc ce dispositif a différents avantages. L'inconvénient, c'est que c'est très fragile. Je ne sais jamais ce que je vais recevoir, je ne sais pas si ça va être bien ou pas, je ne sais pas même si quelqu'un risque d'arrêter de m'envoyer des choses, ça rend ce dispositif très fragile. De mon côté, J'aime bien filmer aussi et c'est quand même un métier mine de rien, donc on passe à côté de ça. Je ne peux pas poser un regard, ce n'est pas le mien. Après, le mien, il portera sur cette matière que je récolte, il arrive dans un deuxième temps et au montage évidemment, puisque là on avait plus de 700 séquences quand même. Donc il a fallu construire quelque chose avec ça.

### **Donc il y a de toi, mais tu ne l'induis pas.**

Il y a forcément de moi, je suis quand même responsable du film vis-à-vis d'un producteur, vis-à-vis d'une chaîne, vis-à-vis des personnages eux-mêmes, des protagonistes, je suis responsable du fait que ça mène quelque part tout ça, parce qu'une fois qu'ils se sont donné tout ce mal, il fallait que ça ressemble à quelque chose. Donc il y a cette responsabilité- là, qui est grande.

### **Mais vous demandez à Marion de refaire, sur le même thème, une autre séquence.**

En fait, là, dans le film, on voit très peu d'échanges. Je l'ai fait comme ça pour incarner la relation. Dans la réalité, il y avait beaucoup d'échanges. J'étais beaucoup en réaction. Effectivement, Marion, par exemple, m'a envoyé beaucoup de choses qui n'allaient pas dans le cadre du film, dans

l'absolu c'était très intéressant, mais je ne voyais pas comment j'allais intégrer ce qu'elle m'envoyait, pour différentes raisons.

A un moment, je lui disais : parle-moi de ton travail. Ça m'intéresserait énormément de voir une téléconsultation, une consultation par téléphone. Donc elle l'a fait. Elle n'a pas montré son visage parce que ça c'était son choix. Et quand j'en ai reçu une, je lui ai dit que j'aimerais bien quelle en fasse d'autres. En fait, c'est super intéressant, parce que ça parle à la fois de son travail vis-à-vis des addictions, et ça parle aussi de cette crise sanitaire et de ses effets collatéraux. Donc là, c'est de l'ordre de l'encouragement, mais je pouvais lui donner des conseils techniques, du style si on n'entend pas la voix de la personne, reprends un peu ce qu'elle dit parce que sinon, nous, on ne va rien comprendre, des choses comme ça. Marion m'a envoyé des séquences qui duraient, une téléconsultation c'est 30 mn à peu près, ce n'est pas 2 mn, donc c'était très passionnant. Il faudrait faire un film entier avec elle. J'aimerais énormément faire un film avec Marion, mais tout ce qui est addictions, c'est très compliqué à vendre à une chaîne, parce qu'ils s'en foutent en gros, ça ne les intéresse pas. Mais moi ça m'intéresse en tous cas.

C'est pour ça, voilà, il y a 7 soignants, il pourrait très bien ne pas y avoir d'addictologue. Quelque part, ça peut sembler ne pas être indispensable, mais pour moi, c'est là où mon choix entre en ligne de compte, ça m'intéresse, donc je l'ai mis.

**Justement, ton intérêt comment se développe-t-il ? Tu veux montrer l'humanité que tu observes ?**

Oui, on peut dire l'humanité, mais c'est un mot qui est un peu galvaudé. Je pense qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui sont très bons face à ces questions d'addiction, ça demande vraiment une capacité d'écoute très grande et de pas du tout de jugement, c'est le cas de Marion, je trouve. Voilà, moi j'y suis sensible de façon très perso, puisque mon frère a été toxicomane et il en est mort, donc c'est un sujet qui me touche vraiment de très près. J'ai beaucoup lu sur le sujet, et j'aurais aimé qu'il rencontre quelqu'un comme Marion par exemple. Voilà. Pour élargir un petit peu à la question de la psychiatrie, puisque là on parle de la manière dont les gens sont affectés de manière plus psy, je suis contente qu'il y ait eu un psychiatre. Les événements ont bien montré à quel point cette dimension-là était extrêmement importante et critique. Sur le moment, c'était pas si clair que ça, et ça l'est devenu ensuite. Et donc le fait qu'il y ait un psychiatre, c'est super. Quand on était au milieu de la crise au début, on parlait des soignants, de ceux confrontés à la Covid, dans les unités Covid, pas en psychiatrie. Quand Total a décidé de donner des bons d'essence, il y a eu des chèques-essence Total, un coup de pub, les psys, tout ce qui est psy n'en a pas eu, ce qui prouve bien que tout ce temps-là du soin n'était pris en compte au départ, pas comme celui des gens qui étaient très importants dans cette crise. Après coup, quand même, ils en ont beaucoup parlé, au point de dire : on va donner des chèques psys, aux étudiants, des choses qui ne répondent à rien du tout, ça ça m'a mise en colère aussi.

**Faire des documentaires, ça vient comment comme vocation ? *Alzheimer mon amour, Corps et âmes, Dans la peau d'un éducateur...***

Tout ça participe un peu des mêmes préoccupations, l'éducation. Avant *Derrière nos masques*, j'ai écrit un film sur l'éducation sexuelle qui s'est tourné récemment, mais je ne l'ai pas réalisé, je l'ai juste écrit, donc c'est aussi des questions d'éducation. Ça vient comment ? Je ne sais pas. J'ai un peu du mal à le dire. En fait, avant j'étais assistante sur des films de fiction. Dans la fiction, on est de grosses équipes, on est 30, 40, donc il y a des assistants, et je me souviens, moi j'étais souvent en charge des repérages, il fallait trouver les lieux, et c'est beaucoup venu à ce moment-là, parce que j'allais trouver les lieux, je frappais aux portes... On ne fait plus trop ça maintenant, parce qu'il y a des agences, mais on frappait aux portes. On avait besoin, je sais pas moi, d'un décor d'entreprise de fabrication de chaussures, et bien on allait voir l'entreprise et on parlait avec eux, ou voir un château ou un appart dans un HLM, n'importe quel endroit qu'on voit dans les films, il fallait le trouver, prendre sa petite voiture et aller les chercher. Et moi, quand je frappais aux portes comme ça, et que je rentrais chez les gens, je discutais avec eux, j'expliquais mon truc. Eh bien à

chaque fois, j'étais très intéressée par ce qu'ils me racontaient, par ces gens et, du coup, je crois que c'est venu comme ça, me dire en fait c'est ça dont j'ai envie, de rencontrer les gens vraiment, et d'avoir un peu un alibi en quelque sorte.

**En fait, ce sont les gens qui t'intéressent au bout du compte.**

Oui. Après c'est la rencontre, c'est pas forcément des gens avec qui je deviens amie d'ailleurs. Parce que j'ai fait un petit peu un pas de côté avec le film *La boucherie est à vendre*. J'ai filmé un boucher dans la Creuse. Je le connaissais depuis longtemps, j'avais une certaine affection pour lui, on est devenus amis, mais bon, je ne suis pas en accord avec ses idées, ni rien, mais c'était intéressant aussi. Après, il faut souvent beaucoup se bagarrer pour rentrer dans les lieux quand même, c'est pas simple, les gens nous attendent rarement. C'est pas facile de tourner dans les hôpitaux, ni dans les écoles, c'est très difficile les écoles, il faut toutes sortes d'autorisations, en haut lieu etc., montrer patte blanche. Là, le film sur l'éducation sexuelle, ça été très compliqué, parce que en plus, parler de sexualité ! Ils ont tout de suite très peur.

**Il faut toujours un temps plus ou moins long pour établir la confiance. Dans *Derrière nos masques*, on sent bien tout ce que la durée permet, ça permet aux gens d'être eux-mêmes, petit à petit.**

C'est ça, complètement, et là la durée c'était 3-4 mois, voilà, pas tant que ça au final. Si on pense au film *Corps et âmes*, il s'est étendu sur trois ans. C'était le temps d'un noviciat pour ainsi dire. Bon trois mois, comme c'était très intense, ça a semblé long, puisque chaque jour comptait, c'est vrai qu'on avait le sentiment d'avoir une vraie durée.

Je pense que c'est difficile d'obtenir la confiance des gens parce que, parfois, ils ont eu des mauvaises expériences, ou parce qu'ils voient des choses à la télé qui ne leur conviennent pas ; les gens sont très méfiants des médias, ils nous englobent dedans, moi je me sens à chaque fois englobée : « Alors vous, les médias, vous allez venir avec vos caméras », ils me disent toujours ça. Moi je leur réponds que je n'en ai qu'une déjà, après ça les rassure un peu quand ils voient que c'est pas une grosse équipe. Mais les gens sont de plus en plus conscients qu'on fait ce qu'on veut avec des images, en les montant, donc c'est une grosse responsabilité. Et pourquoi dire oui à une personne qu'on ne connaît pas bien.

Donc le plus gros du travail se fait en amont en fait, il s'agit vraiment de partager le projet. La confiance sur *Derrière nos masques* était encore plus compliquée à établir puisqu'on ne se voyait pas en vrai, il n'y avait pas ce côté où on est les yeux dans les yeux autour d'un café comme ça se fait souvent. Il y a eu des coups de fil, c'était assez risqué.

**Comment les personnes qui ont participé à l'élaboration du documentaire le reçoivent-elles une fois monté ?**

Ils l'ont tous très bien vécu, à part un, plus que bien vécu. Ils étaient très émus, très touchés d'avoir fait partie de cette aventure. Ils se retrouvaient très bien dans le film. Après, je pense que chacun a pu se dire : oh la la, j'ai envoyé tellement de vidéos et là, il n'y a que ça. Et ça de toutes façons, je le leur avais dit que je ne mettrai pas tout.

Patrick m'a envoyé énormément de vidéos, dont des très longues, dont certaines qui étaient vraiment une tribune politique.

Oui, donc ils étaient très heureux. Je pense que c'était aussi important pour eux de montrer à leurs proches, que leurs proches comprennent mieux ce qu'ils faisaient, leurs enfants, dans le cas d'Anaé ses parents ont dit qu'ils étaient très fiers d'elle. Jean-Philippe a quand même eu énormément de répercussions positives dans son hôpital, de son groupe, puisqu'il est syndiqué, il fait partie d'une société éthique, enfin il fait partie de plein de choses, donc pour lui, c'est important, il est très très heureux du film.

Matthieu, lui, il ne s'est pas retrouvé, il m'a dit : j'ai l'impression d'être déprimé tout le temps, il n'a pas aimé se voir comme il était. Je lui ai dit oui, tu sais c'était dur, je veux dire il faut pas le cacher c'était dur. Tu dis que tu es sous terre, on te croit, c'est vrai et c'est la réalité. Mais c'est pas une

image qu'il a envie de donner de lui-même. Donc après chacun est confronté à son image, c'est très dur, même physiquement. Je sais que moi je déteste ça, ça me poserait un énorme problème. Il y a des gens à qui ça ne pose pas de problèmes. Tu vois Cyndi, elle filme tout le temps, tous les moments, tout et n'importe quoi, c'est intégré dans sa vie, elle aime ça et ça l'amuse, elle était très en boucle sur certaines choses, de réclamations sur le matériel, très en colère contre l'Etat, elle disait toujours l'Etat ceci, l'Etat cela. Donc le tri se fait aussi comme ça. Il y en avait des mieux que d'autres parce que c'est mieux exprimé. Mais elle a une qualité d'expression qui est très intéressante, très percutante. Quand elle dit : « C'est où bordel ! », elle ne mâche pas ses mots, elle est ce que dans notre jargon, je n'aime pas du tout cette expression, on peut appeler une « bonne cliente », c'est dans le sens où elle a une expression qui passe bien, très compréhensible, et qui est directe dans l'émotion etc. C'est vrai que pour le film, c'était bien de l'avoir, parce qu'elle a une énergie, une façon d'être très particulière.

**Dans tes choix au montage, on sent bien que le spectaculaire et le sensationnel sont évacués. Jusqu'où va-t-on dans ce qui est problématique ?**

C'est une affaire d'équilibre. C'est toujours compliqué de caser un film documentaire à une chaîne de toute façon. Après, lorsqu'on parle de tout ce qui relève de la case documentaire long format, on n'est pas spécialement dans le spectaculaire. Ça, c'est plus du reportage pour M6 ou autres. Moi, je ne suis absolument pas là-dedans. Après, que ce soit le producteur ou la chaîne, ils ont des exigences, ils demandent que ce soit intéressant, fort, enfin ils ont des tas d'exigences. On n'a pas se soucier-là, au contraire je veux dire. Serge ??? C'est quelqu'un qui a une éthique très très forte.

Après, ce qui est compliqué, c'est de toucher des gens qui ne sont pas du tout des soignants ou sensibles à la question. C'est un peu le challenge. La preuve, c'est que ce n'est quand même pas une chaîne très importante qui a pris le film (LCP). Je pense qu'ils se disent qu'ils ne feront pas beaucoup d'audimat avec ce genre de sujet, parce que les gens en ont marre qu'on leur parle de l'hôpital, il y a un rejet en ce moment des soignants et tout, et puis on a vu la critique de *Télérama*, le gars qui dit : c'est bon on a compris, voilà, c'est très dur, mais c'est une réalité. Donc le challenge, c'est de faire circuler le film au-delà des milieux soignants.

**Filmographie de Carine Lefebvre-Quennell 2021**

Derrière nos masques

2019-21 Sexe en classe (en cours)

2017 Green School

2013 -15 Syrie, journaux intimes de la révolution

2012 La boucherie est à vendre

2010 Mère Térésa, la folie de Dieu

2007 Dans la peau d'un éducateur

2003 Nuits blanches à l'hôpital

2003 Pas de repos pour Granny

2002 Corps et âmes

1998 Alzheimer mon amour

1994 Avec Nanié